



Cycle "Western... toujours." 3/4

L'homme qui tua Liberty Valance (The man who shot Liberty Valance) (John Ford, Etats Unis, 1962)

"Je suis un metteur en scène de comédie qui fait des films tristes." John Ford.

Fiche technique : Scénario : James W. Bel-
lah et Willis Goldbeck d'après la nouvelle
éponyme de Dorothy M. Johnson (1949)

Production : Willis Goldbeck
Sociétés de production : Paramount Pictures,
John Ford Productions
Musique : Cyril J. Mockridge
Photographie : William H. Clothier
Direction artistique : Hal Pereira, Eddie Imazu
Décors : Darrell Silvera, Samuel M. Comer
Costumes : Edith Head

Distribution:

John Wayne: Tom Doniphon, James Stewart:
Ransom Stoddard, Vera Miles: Hallie Stoddard, Lee Marvin: Liberty Valance, Edmond O'Brien: Dut-
ton Peabody, Andy Devine : Marshall Link Appleyard, Ken Murray: Doc Willoughby, John Carradine:
Cassius Starbuckle, Jeanette Nolan: Nora Ericson, Woody Strode: Pompey, Denver Pyle: Amos
Carruthers, Strother Martin: Floyd, Lee Van Cleef : Reese

Format : 1,66:1 Durée: 123 min (États-Unis)

Sorties: États-Unis : 22 avril 1962. France: 3 octobre 1962, entre 1,6 et 2 millions d'entrées selon
les sources.



A sa sortie...

Il s'agit là d'une fable des temps héroïques de la conquête de l'Ouest, d'un western comme les aime John Ford, qui se retrouve une fois de plus en terrain familier. Il reprend ses anciens person-
nages, ses vieux thèmes : l'éternel (et naïf) conflit du bien et du mal, le courage, l'amour, l'amitié,
il retourne à son décor de saloons et de plaines, à ses horizons qui se perdent dans la poussière
des chevauchées. Il place sans se presser - au reste sa lenteur à maintes reprises lui nuit - les
éléments de son puzzle : bagarres, coups de feu, discours vaguement politiques et polémiques,
numéros de vaillance et pauses attendries, et les organise en homme qui connaît les lois du genre
et qui, sans gêne, s'y soumet. Pourtant, il semble parfois qu'il se moque du western traditionnel
ou de lui-même, mais il est difficile de bien déterminer si l'humour l'emporte sur la tentation facile
de se pasticher.

L'aventure enfin nous est contée sur un ton de sentimentalité bourrue - qu'incarne John Wayne,
qui fait exactement ce qu'on attend de lui - et de gentillesse un peu nigaude à laquelle cède James
Stewart, gentleman de la ville et voyageur égaré. Au vrai, et bien qu'on le voie souvent avec plai-
sir et toujours sans ennui, ce " Ford " là souffre d'être comparé à *La chevauchée fantastique*, dont
il n'a ni le lyrisme ni le style inspiré.

Yvonne Baby Le Monde, 13 octobre 1962

On le voit, nous sommes loin d'un western lambda, notamment grâce à un scénario d'une richesse
exceptionnelle qui constitue une superbe métaphore sur l'illusion (et donc le cinéma) puis s'autori-
se une réflexion profonde et d'une rare intensité sur l'Histoire des Etats-Unis. On ne retient
souvent de ce film que sa phrase mythique - « Quand la légende est plus belle que la réalité, im-
primez la légende » - alors que la richesse de ce film ne saurait se résumer à ce simple dialogue,
certes brillant. D'une puissance pédagogique digne d'un Frank Capra ou du Preminger de *Tempête*
à Washington, *L'homme qui tua Liberty Valance* est aussi un film éminemment politique. Etude au
scalpel de l'histoire législative des Etats-Unis, le film de John Ford est une variation sur le "melting
pot", grâce notamment à une scène d'éducation civique simple et émouvante regroupant des res-
taurateurs suédois, cinq ou six enfants mexicains et un métayer noir autour de la Constitution

**Le Ciné-club de Grenoble
Mercredi 7 octobre 2020**

américaine et d'un James Stewart qui n'est alors pas sans rappeler les Mr. Smith ou Alfred Kralik de sa jeunesse. Bref, de l'entertainment non seulement brillant mais intelligent.(...)

Peut-être tout simplement qu'avec *L'homme qui tua Liberty Valance* commençait sûrement à disparaître une certaine idée du western, genre majeur depuis la naissance de Hollywood, mais qui devait profondément changer avec la future disparition de John Ford et l'arrivée des Leone, Penn et autres Peckinpah. Car non content d'être un film profondément mélancolique sur l'Histoire des Etats-Unis, *L'homme qui tua Liberty Valance* l'est aussi quant à l'Histoire du western. Placé sous le signe d'un enterrement, mené par un héros désabusé, mélancolique et vieillissant, c'est un splendide chant du cygne, une ébauche du testament que Ford parachèvera avec *La Conquête de l'Ouest*, *Les Cheyennes* et *Frontière chinoise*. Un chef d'œuvre, tout bêtement.

DVD classik, Xavier Jamet 8 février 2003

L'homme qui tua Liberty Valance est un film nostalgique. Ford y célèbre pour la dernière fois les valeurs de l'Ouest américain, tout en annonçant leur disparition en faveur du progrès de la démocratie et de l'industrialisation. Le fait que les personnages principaux soient au nombre de trois a son importance. Chacun à sa manière symbolise un des visages de l'Amérique. Liberty Valance (incroyable Lee Marvin, l'un des meilleurs « méchants » de l'histoire du cinéma américain) est la part sombre de l'individualisme de l'Ouest. Il n'obéit qu'à la loi du plus fort (en l'occurrence lui-même), et chacun de ses désirs doit être satisfait sur le champ, même s'il faut recourir au meurtre. (...) Au fond, le deuxième personnage, Tom Doniphon, a beaucoup plus d'affinités existentielles avec ce voyou égoïste qu'avec Ransom Stoddard. Mais il a décidé de mettre son individualisme au service de la justice et de l'honnêteté. Il sait qu'à l'Ouest, une bonne gâchette vaut mieux que tous les livres de loi imaginables. (...)

Mais si Ford s'était contenté de cette opposition entre les deux faces de Janus, son *Liberty Valance* n'aurait peut-être été qu'un western de plus dans la carrière du grand cinéaste. Coup de maître, il introduit un troisième personnage, un autre « bon », Ransom Stoddard, dont les motivations et les valeurs sont bien différentes de celles de Tom Doniphon. Le véritable duel est celui qui oppose ces deux faces du bien, ces deux philosophies de l'Amérique : celle d'un homme pour qui seul compte son bien-être et celui de son entourage ; et celui pour lequel l'engagement collectif en faveur du progrès est l'unique source de bonheur. Ransom Stoddard n'est peut-être pas le héros auquel va spontanément la sympathie du spectateur, mais l'Histoire lui donnera raison. John Ford le charge de symboliser les valeurs américaines que le vieux cinéaste a défendu avec acharnement durant sa longue carrière: Stoddard soutient la liberté de la presse, créé une école où il enseigne l'égalité entre les hommes, il organise des élections libres... Finalement, il ne serait pas faux de dire que, pour Ford, Tom Doniphon et Ransom Stoddard sont complémentaires. Tous deux expriment la complexité de la philosophie fordienne : exaltation du courage, de la virilité, de « l'homme fort », mais lutte contre l'injustice et défense des opprimés.

critikat.com, Ophélie Wiel, 5 août 2014

Filmographie partielle de John Ford (1894-1973) acteur, scénariste, producteur, réalisateur... de 147 films de 1917 à 1966:

1935 : Le mouchard (The Informer), 1939 : La chevauchée fantastique (Stagecoach), 1939 : Vers sa destinée (Young Mister Lincoln), 1939 : Sur la piste des Mohawks (Drums Along the Mohawk), 1940 : Les raisins de la colère (The Grapes of Wrath), 1941 : Qu'elle était verte ma vallée (How Green Was My Valley), 1946 : La poursuite infernale (My Darling Clementine), 1947 : Dieu est mort (The Fugitive), 1948 : Le massacre de Fort Apache (Fort Apache), 1949 : La charge héroïque (She Wore A Yellow Ribbon), 1950 : Le convoi des braves (Wagon Master), 1950 : Rio Grande, 1952 : L'homme tranquille (The Quiet Man), 1953 : Le soleil brille pour tout le monde (The Sun Shines Bright), 1956 : La prisonnière du désert (The Searchers), 1959 : Les cavaliers (The Horse Soldiers), 1960 : Le sergent noir (Sergeant Rutledge), 1961 : Les deux cavaliers (Two Rode Together), 1962 : L'homme qui tua Liberty Valance (The Man Who Shot Liberty Valance), 1963 : La taverne de l'Irlandais (Donovan's Reef), 1964 : Les cheyennes (Cheyenne Autumn)

Prochaine séance :

Mercredi 14 octobre 2020, 20h

Cycle "Western...toujours" 4/4

Seuls sont les indomptés, Etats Unis 1962, 107mn.

